

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 33

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vont que l'âodrâi tot drâi ein einfai. « Eh! eiliâo vilho sordâ, se le desont, cein ne fâ què chiquâ, bâirè et djurâ, cein n'a perein dè religiïon, dépai-sont lo catsimo et lo passadzo; coumeint voliâi vo que cein aulè ein paradis! » Et l'aviont gaillâ cou-son dè Louzâ po cein que bin su l'étâi danâ.

Onna demeindze qu'on saillessâi dâo prédzo, lo syndiquo dévezâvè avoué lo menistrè ein sè rein-torneint et passiront dévânt tsi Louzâ que n'étâi pas onco revou et que toraillivè dévânt la grandze, achetâ su lo pliot dè l'eintsaplia. Lo syndiquo que n'étâi pas la fleu, quand bin fasâi bou n'asseim-bliant à ti, étâi on bocon jésuistre, et po fêrè à vairè âo menistrè que l'étâi on bon chrétien, ye dit à Louzâ :

— Ditès-vai, Louzâ, vo fariâ bin mî dè veni à l'Eglise la demeindze, na pas restâ quie sein rein fêrè, que l'est 'na vergogne po lo veladzo d'avâi onna dzein coumeint vo que ne crâi ni çosse, ni cein et que n'a pas mé dè religiïon què noutra modze.

— Accutâ, syndiquo, se repond Louzâ, y'é atant dè religiïon què vo et se ne vé pas totès lé de-meindzès coumeint vo débliottâ lè mémès priyirès, tot ein rumineint coumeint vo porîâ teri onna carotta, priô bin adrâi lo bon Dieu lo dzo dâo bou-nan po tota l'annâie et ti lè matins quand mè lâivo, lâi dio : « Bon Dieu, coumeint âo bounan! » Et sâ præo cein que cein vâo derè.

Lo larro

On voleu que lé dzuzdo aviont dza fé lodzi eintrè dou âo trâi iadzo dein la *granta maison*, à Lozena, s'étâi remé fé raccrotsi onna né que robâvè dâi z'haillons et lo faille remenâ. Quand l'est que l'ar-revâ tot amont dâi z'égras que minont dévânt la granta delèze dè fai dè la preson, sè met à vouâiti la maison du lo bas âo coutset ein faseint âo gen-darme que lo menâvè : « Tot parâi fâ adé bon re-veni la téta hiauta iô on a dza z'âo z'u étâ! »

Un ancien municipal, visitant l'exposition univer-selle, questionnait un sculpteur avec une curiosité insupportable sur tous les détails de son art. L'ar-tiste ennuyé se dérobaît; notre concitoyen insistait. A la fin, notre sculpteur impatienté :

— Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple. Pour faire une statue, vous prenez un morceau de mar-bre, et vous ôtez tout ce qu'il y a de trop.

Un homme d'affaires, qui pousse l'économie à ses extrêmes limites, visitant un monument public, avise un tronc pour les pauvres.

— Je parie, dit-il en riant, que je mets cin-quante centimes dans ce tronc. Et il suspend la pièce au-dessus de l'étroite ouverture.

L'ami qui l'accompagnait lui pousse vivement le bras.

— Ne faites pas cela? s'écrie-t-il, nous ne pour-rions pas la ravoir!

Nous lisons dans la *Feuille d'avis* du district de La Vallée, du 31 juillet dernier, la réclame sui-vante :

« Le soussigné vient tout timidement porter à la connaissance des honorables personnes que cela peut intéresser qu'on fabrique chez lui toujours de la chaussure faite à la main (non en machine), qui est encore la meilleure, même de Rome jusqu'à Paris.

» Le dit est à même de pouvoir servir ses pra-tiques, sans trop les faire attendre, avec le premier choix de bon cuir des mères-vaches du pays, non cuir rouge soit d'Allemagne, et fait des réparations soignées au lieu de chercher de se mettre devant le soleil de son prochain, ce qui devrait être consi-déré péché capital.

« H. LEEMANN, aux Piguet-Dessous. »

Un jour, un avocat plaidait pour un incendiaire. Il fit un tableau touchant de la misère de son client.

— Le voyez-vous, disait-il, sans pain, sans abri. Ah! messieurs, mettez-vous à sa place; pensez qu'il était sans pain, qu'il avait froid et ne savait com-ment se réchauffer.

— Pardon, reprit le président, mais ce n'est pas une raison pour brûler tout un village.

L'avocat rougit, il avait embrouillé deux affaires.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il aux jurés, je me suis trompé de dossier; veuillez retenir ce que je vous ai dit pour un voleur de bois que j'aurai l'honneur de défendre devant vous tout à l'heure.

Le cri-cri

— J'ai un cri-cri! j'ai un cri-cri! j'ai un cri-cri!

Cette exclamation répétée, poussée joyeusement par une vieille femme, sur le seuil de sa maisonnette, eut pour effet d'amener aussitôt à leur porte une demi-douzaine de com-mères du voisinage. Cette petite scène se passait, par une belle et froide matinée de la fin de septembre, dans la grand'-rue du village de Chaumont-Porcien, chef-lieu de canton du département des Ardennes.

— Eh bè, là! fit une voisine, vous voilà contente, mère Valdreau, vous qui depuis si longtemps soupiriez après une de ces petites bêtes.

— Dame! puisqu'on assure que c'est signe de richesse.

— Comme cela, vous êtes encore ambitieuse, à votre âge?

— Eh! c'est justement à cause de mon âge, mère Raillart. Pensez-vous que quelques petites douceurs ne me vien-draient pas bien à propos sur mes vieux jours?

— Sans doute, mère Valdreau. Mais comme n't ce bonheur là vous est-il arrivé?

— Eh! mon Dieu, voilà qu'hier soir, sentant la fraîcheur de la nuit réveiller mes vieux rhumatismes, j'ai eu l'idée de faire une flambée dans la cheminée de ma chambre. La pauvre petite bête a commencé à chanter tout de suite, et n'a plus cessé de la nuit, autant dire.

— Eh bè, là! mère Valdreau, vous n'avez plus qu'à atten-dre maintenant que le cri-cri vous porte chance. Mais j'es-père que la fortune ne vous changera point comme tant d'autres, et que vous ne serez pas plus fière qu'auparavant avec les pauvres gens.

— N'ayez crainte, mère Raillart, on ne change point à mon âge. Je serais toujours heureuse, si je devenais riche grâce au cri-cri et au bon saint Bertaut, de manger une ga-llette et de boire une bonne bouteille de cidre avec les vieilles amies comme vous.